

DAGENAIS, Michèle, *Faire et fuir la ville. Espaces publics de culture et de loisirs à Montréal et Toronto aux XIX^e et XX^e siècles* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006), 252 p.

Sherry Olson

Volume 62, numéro 1, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/029671ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/029671ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olson, S. (2008). Compte rendu de [DAGENAIS, Michèle, *Faire et fuir la ville. Espaces publics de culture et de loisirs à Montréal et Toronto aux XIX^e et XX^e siècles* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006), 252 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 62(1), 124–125.
<https://doi.org/10.7202/029671ar>

DAGENAIS, Michèle, *Faire et fuir la ville. Espaces publics de culture et de loisirs à Montréal et Toronto aux XIX^e et XX^e siècles* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006), 252 p.

En s'attaquant à la constitution de nos espaces publics, Michèle Dagenais interpelle à la fois l'historien et le citoyen. Un choix judicieux (quelques fois surprenant) lui permet de mettre à découvert les contradictions qui demeurent ancrées dans ces « [...] lieux accessibles à tous et pourtant normés [...] » Ce sont la bibliothèque municipale, le jardin botanique et les bords de l'île, autant que les jardins et terrains de jeu, qui révèlent une progressive « municipalisation de l'espace urbain » et signalent en même temps les entraves qui persistent.

Particulièrement intéressant est l'enchaînement des interrogations sur l'accès aux espaces publics (chap. 1 sur le tramway « pour donner au peuple le parc de la montagne »), les stratégies de leur acquisition dans les deux villes (chap. 2) et la régulation de ces espaces (chap. 5 et 6). Cet enchaînement est le fruit d'un programme de recherche cohérent et d'un suivi exceptionnel.

Réputée pour sa connaissance de la littérature et des éléments théoriques, l'auteure nous restitue l'histoire de Montréal – la « petite histoire » de nos dimanches et nos soirées d'été – dans la grande – la Grande Guerre, la Grande Crise – et dans les grands courants de pensée tels la modernité, le virage culturel et la « réconciliation de l'urbain avec la nature ». Lieu de démocratie et lieu de dernier recours, la Ville subit la tutelle perpétuelle de la Province. En retraçant les efforts requis pour « municipaliser l'espace urbain », l'auteure offre à l'historien un modèle pour répondre au défi : comment municipaliser notre histoire et notre pratique de l'histoire ?

Avec une grande sensibilité, Madame Dagenais nous offre une perspective rafraîchissante sur l'histoire de l'environnement montréalais. Sur la culture « populaire », elle renouvelle un chantier fondé par Yvan Lamonde et Lucia Ferretti il y a déjà trente ans. Dans le traitement des terrains de jeu, des camps de jour et des consultations d'écoliers (1912), son interrogation sur l'enfance contribue au défrichage exigé par Fernand Dumont (lieu d'une culture « première »), et commencé par Denyse Baillargeon, Ollivier Hubert et André Turmel. On pourrait souhaiter une analyse complémentaire de la finance municipale et de l'enjeu fiscal.

Malgré une démarche si attrayante, j'ai ressenti une certaine déception en découvrant que j'avais déjà lu les huit papiers « légèrement remaniés ». Aurais-je acheté le livre ? Les illustrations si bien choisies, malgré leur pertinence et leur charme, sont assez mal reproduites. Un plan d'époque

très parlant est réduit à une échelle illisible (p. 96). Un brin d'imagination transformerait une cartographie ordonnée, et un léger ajustement de la mise en pages soulignerait mieux la riche comparaison entre les deux villes. (Il suffirait de placer face à face les plans jumelés, p. 56 et 58, 63 et 64, 67 et 69, 72 et 74). La compétence des Presses de l'Université Laval étant reconnue, les lecteurs autant que les auteurs et la maison elle-même seraient mieux servis par un travail d'édition plus exigeant.

SHERRY OLSON
Département de géographie
Université McGill

GAUTHIER, Chantal, *Femmes sans frontières. L'histoire des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, 1902-2007* (Montréal, Carte blanche, 2008), 498 p.

L'historiographie des communautés religieuses connaît une certaine effervescence depuis quelques années. On retrouve de belles réussites comme le livre de Lucia Ferretti sur les Dominicaines de la Trinité (2002), la trilogie de Guy Laperrière sur les congrégations françaises venues au Québec (1996, 1999, 2005) et l'excellent ouvrage collectif dirigé par Dominique Deslandres, John A. Dickinson et Ollivier Hubert sur les Sulpiciens (2007). Le nouvel opus qui s'ajoute aujourd'hui porte sur la congrégation des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception (MIC), afin de « témoigner du vécu missionnaire de la communauté et faire partager l'héritage spirituel de la fondatrice, Délia Tétreault » (p. 11). L'auteure ne s'en cache pas, l'œuvre est une commande et elle doit viser « une histoire consensuelle où les contenus factuels prendront les dessus sur l'analyse » (p. 12). Cette mise au point est d'autant nécessaire qu'elle évite ainsi une déception au lecteur universitaire, qui pouvait s'attendre à un renouvellement du regard historiographique, car ne l'oublions pas, il s'agit de la première communauté féminine québécoise fondée explicitement pour les missions.

L'ouvrage, abondamment illustré (plus de 300 photos), suit une approche thématique et se divise en 9 chapitres, mais on pourrait aussi bien dire qu'il comprend en fait 2 grandes sections. La première, regroupant les cinq premiers chapitres, porte sur la naissance, le développement et les caractéristiques de la communauté et de ses membres. La deuxième section se divise en quatre parties et se concentre davantage sur les différentes œuvres missionnaires. Le volume comprend aussi de nombreux